

CELLE QUI MARCHE
LA NUIT

Delphine Bertholon

CELLE QUI MARCHE LA NUIT

Roman

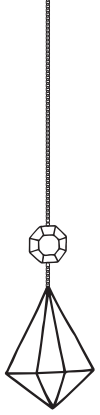


© 2019 Albin Michel Jeunesse
22, rue Huyghens, 75014 Paris
www.albin-michel.fr

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction
totale ou partielle, sous toutes ses formes.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

Vendredi 7 juillet 2017
Maison des Pins
22 h 31



Voilà seulement deux jours que nous avons emménagé, et c'est déjà l'angoisse. La rentrée des classes est encore loin : je n'ai rien à faire de mes journées et je m'ennuie à mort. Comme il n'y a pas un chat avec qui discuter, j'inaugure ce cahier. Il est très grand, très beau, avec une couverture en cuir fauve. Il est lourd comme une brique, on dirait un grimoire. Ma tante Agathe me l'a offert le 21 mai, pour mes quinze ans. Elle m'a dit :

-Je sais que ça va être dur de quitter tes copains, Malo. Alors peut-être que raconter ta nouvelle vie là-dedans, ça pourra t'aider un peu ?

J'adore ma tante, mais sur le moment, j'ai trouvé cette idée complètement débile. Le concept de journal intime, pour moi, c'était un truc de gamin. OK, j'avais tort.

Commençons donc par un petit flash-back...

Un soir pluvieux du mois de mars dernier, mon père est rentré à la maison avec ce qu'il appelait « une bonne nouvelle ». J'étais en train de castagner un énorme mutant sur la Xbox. Je lui mettais une telle raclée que

l'information est passée entre mes deux oreilles sans s'arrêter dans mon cerveau. Mes doigts ne pouvaient pas s'arrêter non plus : j'étais trop bien parti, une vraie machine à tuer.

Je l'ai battu. *Game over!*

J'ai hurlé de joie, littéralement, puis j'ai mis le jeu en pause pour savourer ma victoire. J'ai attrapé l'accessoire que mon père surnomme le « Musculator » : c'est un petit appareil de fitness spécialement conçu pour les doigts, avec des touches comme celles d'un saxophone, mais montées sur ressorts, si bien qu'en les pressant on se muscle l'ensemble de la main. Papa l'utilise chaque jour, parce qu'il est guitariste – enfin, musicien pour le fun, et professeur de guitare pour le fric. Il me prête volontiers son Musculator, si je respecte la promesse de ne pas jouer plus d'une heure par jour à la console. Le contrat me convient : il y a plein d'autres choses que j'aime faire dans la vie.

OK, je digresse.

Je me baladais donc dans le salon en pressant le Musculator et Jeanne regardait *La Reine des Neiges* sur la tablette, comme tous les vendredis soir – entendre « libérééééé-délibrééééé » à longueur de temps, je vous le dis tout net, c'est un truc à se flinguer. Tout semblait donc le plus normal du monde... si ce n'étaient mon père et Sophie, dans les bras l'un de l'autre, avec un air de jubilation à faire pâlir DiCaprio brandissant son Oscar.

– On a gagné au Loto ? ai-je demandé à tout hasard.

Papa s'est légèrement écarté de Sophie.

- Presque!

- On ne gagne pas *presque* au Loto... On a gagné, ou pas?

- On a gagné, a-t-il répondu joyeusement. J'ai enfin obtenu un poste de titulaire au conservatoire de Nîmes!

J'en ai lâché le Musculator de déception. L'espace d'un instant, je m'étais imaginé foncer en Porsche décapotable sur une route de Floride, avec une amoureuse à ma droite et deux potes à l'arrière - quand j'imagine des trucs, j'ai tendance à me voir en version vingt ans, et pas quinze.

- C'est confirmé, validé, définitif, a déclaré mon père. Comme je vous le disais : c'est une bonne nouvelle!

Mon cerveau a attrapé la « bonne nouvelle » dans ses filets visqueux et les connexions se sont enfin faites, avec moult étincelles parfaitement terrifiantes.

- Mais... on va déménager?!

À ces mots, le sourire de Sophie est monté jusqu'au plafond.

- Oui, Malo. *Enfin*, nous allons quitter Paris!

Ma belle-mère est une « fille du Sud », comme elle aime le répéter, et déteste la capitale, pire que moi le céleri branche, ce qui n'est pas peu dire. Je me suis tourné vers ma petite sœur, à la recherche absurde d'un regard de compassion. Mais Jeanne n'a que cinq ans : Paris, Nîmes ou Tombouctou, tant que la tablette enchantée suit dans les bagages, elle s'en fiche comme de sa première culotte.

C'est ainsi qu'au milieu du mois de juin, sans que j'aie mon mot à dire, l'appartement de l'avenue Bolivar que j'aimais tant a commencé à se vider. Les cartons s'empilaient et je n'en pouvais plus de voir mon univers disparaître à petit feu. Un après-midi, la Xbox ayant déjà été rangée, je suis parti faire une virée en skate, histoire de prendre l'air.

Enfin, *prendre l'air*, c'est une façon de parler...

Il faisait une canicule d'enfer, trente-trois degrés à l'ombre, une boucherie pour les nerfs – que j'avais déjà bien à vif. Je suis entré dans le parc des Buttes-Chaumont où j'avais donné rendez-vous à Popo, mon meilleur ami depuis la maternelle. En réalité, il s'appelle Paul, mais ce sobriquet lui vient d'un temps révolu où, précisément, le pot n'était pas son meilleur pote. À son grand dam, le surnom est resté... Mais je ne suis pas un monstre : pour ne pas lui coller la honte, je l'ai toujours appelé « Pop' » en public. Pop', ça lui va comme un gant : il aime la pop music, le pop art et le pop-corn, même son look est complètement pop.

Quand je suis arrivé près du lac, je l'ai tout de suite repéré malgré la foule qui se pressait dans les allées. Difficile de le louper, avec ses cheveux noirs hirsutes, son t-shirt jaune citron, son bermuda imprimé Lichtenstein et ses Vans à damier. Il était adossé à une rambarde, l'air renfrogné, son skate calé à côté de lui.

– Ah, Malo, quand même, te v'là ! T'abuses, ça fait vingt minutes que je poireaute dans cette fournaise !

– Oui, je sais. Excuse-moi, ai-je dit en lui claquant la paume. C'est ce foutu déménagement...

Quand j'ai prononcé le mot *déménagement*, une ombre est passée sur son visage, d'ordinaire si jovial.

- On va boire un coup? a-t-il suggéré en se passant la main sur le front. Faut que je m'hydrate, mec, sinon je vais plonger dans le lac.

Nous sommes descendus vers Belleville en skatant, ce qui a achevé de nous achever. Écarlates et en sueur, nous avons commandé deux Coca-glaçons. Nous avons bu sans rien dire et, une fois remis de nos efforts, Pop' a fait la grimace.

- J'arrive toujours pas à y croire.

- Croire quoi?

- Qu'tu te casses... Qu'tu te barres à l'autre bout de la France...

J'ai secoué la tête, impuissant.

- C'est pas comme si ça m'amusait, hein. Je suis un Parigot pure souche, comme dirait mon grand-père. Et je vais me retrouver au fin fond de la campagne!

- Ouais, enfin, Nîmes, c'est quand même pas tout à fait la campagne...

- Pop', ai-je soupiré, t'as raté un épisode.

Avec gravité, j'ai dégainé mon téléphone portable, comme s'il contenait la preuve irréfutable du crime que mes parents étaient sur le point de commettre.

- Non seulement on me délocalise au sud, mais on me délocalise dans une baraque paumée, à presque six bornes du premier village.

J'ai fait défiler les photos que mon père m'avait envoyées par e-mail après avoir signé le compromis de

vente. Il m'avait écrit, tout content: « Pour que tu les montres à tes copains! »

Oh, yeah.

À l'origine, nous étions censés louer un appartement en centre-ville, mais Sophie avait dégoté cette maison en épluchant, jour et nuit, les petites annonces. « L'affaire du siècle », selon elle, même s'il y avait quelques travaux à prévoir. Ma belle-mère avait réussi à convaincre mon père: il a toujours été bricoleur, et l'idée d'être enfin propriétaire était largement entrée en ligne de compte. Je l'ai entendu si souvent se plaindre qu'acheter à Paris était impossible, même avec un prêt sur deux millions d'années... Ils ont balancé dans cette aventure toutes leurs économies, et me voilà propulsé au fond d'un bled sans nom.

Pop' m'a pris le Smartphone des mains, a zoomé dans les photos puis s'est exclamé, hilare :

- Ah ouais ! Ça, c'est de la bicoque !

- Franchement, il n'y a pas de quoi rire.

- Bah, au moins, t'auras un jardin, a-t-il ajouté pour se faire pardonner. Il a l'air chouette, le jardin... Tu mettras une table de ping-pong et tout... Pour quand je viendrai te voir !

Je savais qu'il le pensait. Mais je savais aussi que j'allais devoir tout recommencer sans lui, sans Pop', Pop' qui avait toujours été là pour moi... C'était parfaitement déprimant. J'en venais à être soulagé de n'avoir pas de petite amie: perdre deux proches d'un coup, ç'aurait été *too much*.

Le jour où nous sommes arrivés à la Maison des Pins, le 5 juillet, il pleuvait des cordes. Comme un mauvais présage, un orage avait éclaté juste à la sortie de l'autoroute. L'horizon était devenu noir charbon en deux secondes chrono. Quelques minutes plus tôt, le ciel était bleu, le bleu insolent des sacs IKEA; et puis, *paf!* Déluge, apocalypse! Des nuages monstrueux avaient ouvert leurs mâchoires pour déverser sur le monde des hectolitres de flotte. La tôle de l'habitacle semblait percutée par des jets de mitraillettes, la pluie peu à peu tournait à la grêle, de vraies balles de golf. Mon père stressait pour sa carrosserie, Sophie pour le pare-brise. Jeanne s'est mise à pleurer, son poupon serré contre elle jusqu'à l'étouffement.

Nous sommes donc arrivés à destination sous une pluie battante. Il était seize heures, mais on aurait dit qu'il faisait nuit. Une pancarte en bois vermoulu annonçait : *Maison des Pins*. Elle se balançait, lugubre, et grinçait dans le vent; on se serait cru dans un bouquin de Stephen King. Une grille en fer forgé, toute tarabiscotée, se dressait devant nous : papa et moi avons dû sortir pour l'ouvrir, une vraie galère. En partie rouillée, elle était affreusement lourde et en moins de deux, nous étions trempés jusqu'aux os. Une fois la grille ouverte, nous avons couru à la voiture pour nous abriter.

-J'espère que vous n'avez pas attrapé la mort! a soupiré Sophie sans la moindre ironie.

Papa a redémarré notre Opel Corsa d'un âge respectable, puis a emprunté un long sentier bordé

d'arbres. Ce n'était pas une allée majestueuse, plutôt un chemin de terre boueux, cahoteux. Après cinq minutes de piste, nous avons fini par arriver à la fameuse Maison des Pins, une bâtisse biscornue en pierre grise, avec deux niveaux de toit sur lesquels la pluie ruisselait joyeusement. Sophie appelle ça un « mas provençal ». Sur le moment, moi, j'ai vu la baraque de *Psychose*, tant elle m'a paru hostile sous cette pluie torrentielle.

À l'intérieur, les déménageurs avaient déjà œuvré : toutes nos affaires étaient entassées dans le salon, une pièce gigantesque qui m'a tout de suite déplu.

Cette pièce principale, que Sophie, qui a le goût du vintage jusque dans le langage, appelle le « living », est à la fois immense et « claustrophobique », entièrement lambrissée. On a le sentiment d'être au milieu d'une forêt en forme de boîte, une gigantesque boîte construite par des hommes, mais des hommes un peu fous. Il n'y a que deux fenêtres, dites « à guillotine » – rien que le nom des fenêtres laisse présager le pire – et, tout autour, des lattes de pin vernies du sol au plafond, avec une cheminée qu'on dirait fabriquée pour brûler l'ensemble de la maison. Quand j'en ai fait la remarque à mon père, il s'est mis à rire.

– Je suis d'accord avec toi, Malo, c'est un peu étouffant.
Sophie a haussé les épaules, vexée.

– C'était la mode, dans les années quatre-vingt. La maison est restée « dans son jus », comme on dit !

-À la place des fenêtres, a continué mon père, cherchant visiblement à me dérider, on va percer une baie vitrée.

Avec un sourire de triomphe, il a pointé du doigt le mur ouest.

-Imagine, la vue qu'on aura!

Pour l'heure, je n'imaginai rien du tout. J'ai eu envie de lui demander pourquoi une telle ouverture n'avait jamais été faite et qui étaient les cinglés qui vivaient là avant, dans ce sauna géant. Mais Sophie et lui avaient l'air tellement heureux que j'ai décidé de remettre à plus tard ce genre de questions. Même Jeanne semblait trouver la maison formidable; elle avait enlevé ses baskets pour glisser, en chaussettes, sur le parquet ciré comme sur une patinoire.

-C'est coooooooooooooo!

D'instinct, j'ai détesté cet endroit. Je suis un mec rationnel-imaginatif, mais rationnel. Je sais bien que mes réticences ont une cause psychologique: je ne veux pas habiter ici. Je ne veux pas prendre un car pour aller dans un lycée où je ne connais personne, je ne veux pas être loin de Pop' ni de tous mes copains, je veux retrouver les voitures, les immeubles, le métro, les filles en jolies robes. Je n'ai jamais aimé les vieilles pierres et les chemins forestiers, je suis un type élevé à la pollution, au bitume, au skate et aux platanes. Alors, au-delà de cet épouvantable «living», je suis conscient que le problème ne vient pas seulement de la maison. Pourtant, j'ai comme une sorte de... je ne sais pas... *pressentiment*? C'est

sûrement que j'ai vu trop de films d'horreur. Quand on habite en plein centre-ville, en haut d'un immeuble doté de tout le confort moderne, les films de maisons hantées ou de tueurs psychopathes, ça fait doucement rigoler au fond de son lit douillet. Mais maintenant que je suis ici, cerné par la forêt au milieu de nulle part, je regrette d'avoir passé autant de temps à regarder ces conneries...

Ici, il y a des bruits partout, et des ombres partout.